|  |
| --- |
| Nathacha Appanah – Tropique de la violence – Gallimard, 2016 |

Olivier

Je l’entends murmurer, je colle mon oreille à la porte mais je n’arrive pas à comprendre ce qu’il dit, on dirait qu’il chante.

Je ne peux pas rester là indéfiniment, je ne peux rien pour lui.

*J’ai tué un garçon, là-bas, dans les bois, au lac Dziani. Le pistolet est dans mon sac.*

C’est ce qu’il m’a dit ce matin à la grille, dans un français impeccable. Il était à peine sept heures du matin, il faisait déjà chaud et il serrait son sac contre sa poitrine en tremblant. J’ai regardé sa longue cicatrice. Ma joue droite a commencé à tressaillir mais, à part ça, je n’ai rien ressenti. Je n’étais pas surpris, c’est comme si j’avais déjà vécu ce moment dans une autre vie et que je savais qu’un jour ou l’autre il m’arriverait à nouveau la même chose.

J’ai juste pensé *Voilà, c’est maintenant*.

Je voulais aller voir par moi-même d’abord, je ne voulais pas que ce soit la panique tout de suite. J’ai dit aux deux autres collègues de mettre le jeune homme avec l’autre gars-là, celui qui n’a ni sa tête ni ses papiers et que les gars de la PAF n’ont pas voulu garder chez eux car « trop instable ». L’hôpital de Dzaoudzi n’a pas voulu le prendre non plus, le médecin de garde m’a dit *Ce n’est pas un asile ici, ramenez-le s’il se fait mal*. Il était une heure du matin, je n’avais pas d’autre choix que de le garder.

J’ai téléphoné aux pompiers et par chance je suis tombé sur Bacar qui, préfère travailler la nuit quand on peut arrêter de réfléchir et se contenter de se souvenir. Il est venu me chercher rapidement avec un véhicule de premiers secours.

Ce matin nous avons peu parlé.

-Tu sais où le trouver ?

Le petit l’avait donné des indications tellement précises qu’on aurait pu croire qu’il avait vécu ici toute sa vie.

-Oui.

Le lac me semblait plus vert que d’habitude, j’avais l’impression que nous étions des intrus dans un sanctuaire. Nos bottes faisaient trop de bruit, soulevaient trop de poussière, la lumière m’aveuglait, le vent sifflait dans mes oreilles. Mais j’ai continué à avancer en silence car je savais que ce n’était que mon imagination et qu’à partir de maintenant tout me paraîtrait plus foncé, plus douloureux, plus désespéré, plus lourd, plus bruyant.

Nous l’avons trouvé facilement et, pendant un moment, Bacar et moi sommes restés debout près de lui, en silence. Il avait des baskets neuves au pied, un bermuda kaki et son tee-shirt était noir de sang séché. Ses yeux écarquillés regardaient le ciel. C’était un gamin.

Il ne fallait pas qu’on traîne. Il fallait appeler le commandant qui lui-même appellerait le préfet. Il fallait appeler les renforts. Je voyais déjà les gros titres des journaux : « Le premier meurtre par arme à feu de Mayotte ».

J’ai regardé ce ciel si bleu et, entre les troncs clairsemés, je pouvais voir le vert épais du lac. Autour de nous, il y avait des arbres à pain, des eucalyptus, des manguiers, des cocotiers. Le sol était fait de sable et de latérite mélangés. Ici, disent les Mahorais, vit un djinn puissant. Je me suis demandé s’il était à côté de nous, tentait-il de nous dire quelque chose ? Était-il là ce matin, à l’aube, quand le coup est parti ?

Bacar fixait le visage du mort. Je ne pouvais pas dire s’il avait peur, s’il se sentait mal, ou s’il était triste. Soudain il a dit :

-C’est Bruce.

-Bruce ? C’est qui Bruce ?

-C’est le chef de Gaza.

-Merde.

Le vent a sifflé dans les branches et nous nous sommes regardés.

Je ne sais pas qui a surnommé ainsi le quartier défavorisé de Kaweni, à la lisière de Mamoudzou, mais il a visé juste. Gaza c’est un bidonville, c’est un ghetto, un dépotoir, un gouffre, une favela, c’est un immense camp de clandestins à ciel ouvert, c’est une énorme poubelle fumante que l’on voit de loin. Gaza c’est un no man’s land violent où les bandes de gamins shootés au chimique font la loi. Gaza c’est Cape Town, c’est Calcutta, c’est Rio. Gaza c’est Mayotte, Gaza c’est la France.

J’ai fermé les yeux. Peut-être avais-je l’espoir que tout cela ne se révèle un cauchemar. J’ai pensé *Voilà, ça va être la guerre à Mayotte*.

Depuis le temps que ça gonfle cette violence, cette onde destructrice, cette énergie brûlante qui sort d’on ne sait où, tous ces morts dans le lagon qui vont se réveiller aujourd’hui et nous hurler à la face jusqu’à ce qu’on devienne fou. Depuis le temps qu’on prédit la guerre, qu’on guette le bruit des armes à feu et les cris des bêtes sauvages. Depuis le temps qu’il y a des articles, des reportages, des rapports, des missions, des visites, des pétitions, des pamphlets, des lois, des campagnes, des grèves, des élections, des manifestations, des émeutes, des promesses. Depuis le temps.

C’est l’effet papillon qui nous pète à la gueule.

Il m’est arrivé d’espérer, après quelque article paru dans un journal métropolitain à grande diffusion ou après une visite présidentielle bien médiatisée, que quelque chose bouge. Que quelqu’un, quelque part dans les équipes d’énarques qui suivent les ministres, parmi les historiens et les intellectuels qui lisent les journaux, comprenne vraiment de quoi il s’agit ici et trouve une solution. Je ne suis pas historien, je ne suis pas politicien, je ne suis ni un intellectuel, ni un visionnaire, je ne suis qu’un flic et si je connaissais le moyen de guérir ce pays, je le dirais haut et fort.

Il m’est arrivé d’espérer quand il y a eu le petit Syrien échoué sur une plage turque. Je me suis dit que quelqu’un, quelque part, se souviendrait de cette île française et dirait qu’ici aussi les enfants meurent sur les plages. Je ne suis qu’un flic, moi, et j’en ai vu des petits corps baignés d’écume et j’en ai pris comme ça, dans les mains, tout doucement. Parfois, quand j’apprends qu’un kwassas kwassas s’est échoué dans le lagon, je sens un poids dans mes mains, comme si les petits corps ne m’avaient jamais quitté.

Pourtant il n’y a jamais rien qui change et j’ai parfois l’impression de vivre dans une dimension parallèle où ce qui se passe ici ne traverse jamais l’océan et n’atteint jamais personne. Nous sommes seuls. D’en haut et de loin, c’est vrai que ce n’est qu’une poussière ici mais cette poussière existe, elle est quelque chose. Quelque chose avec son envers et son endroit, son soleil et son ombre, sa vérité et son mensonge. Les vies sur cette terre valent autant que les vies sur les autres terres, n’est-ce pas ?

Oh, après tout, ce n’est peut-être qu’une vieille histoire, cent fois entendue, cent fois ressassée. L’histoire d’un pays qui brille de mille feux et que tout le monde veut rejoindre. Il y a des mots pour ça : eldorado, mirage, paradis, chimère, utopie, Lampedusa. C’est l’histoire de ces bateaux qu’on appelle ici kwassas kwassas, ailleurs barque ou pirogue ou navire, et qui existent depuis la nuit des temps pour faire traverser les hommes pour ou contre leur gré. C’est l’histoire de ces êtres humains qui se retrouvent sur ces bateaux et on leur a donné de ces noms à ces gens-là, depuis la nuit des temps : esclaves, engagés, pestiférés, bagnards, rapatriés, Juifs, boat people, réfugiés, sans-papiers, clandestins.

Mais qu’est-ce que je raconte, moi, je ne suis qu’un flic qui applique la loi française sur une île oubliée. Devant le corps de Bruce, chef de bande de Gaza, tyran, voleur, voyou, j’ai gardé les yeux fermés et j’ai prié.

Exploitation pédagogique :

* 1ère : Parcours « Individu, morale et société » - Impuissance de l’individu face à la souffrance qu’il côtoie / la notion d’anti-héros / Mayotte comme un personnage
* Ecrit d’appropriation : Ecrivez un texte qui rende compte du regard que vous portez sur Mayotte. L’écriture préalable à la découverte du texte permettrait d’amorcer la lecture analytique en les faisant réagir au regard de ce qu’ils ont écrit.